

## De Jamesie... En Hudsonie

Camille Laverdière

Volume 18, Number 3 (105), May–June 1976

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30920ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Laverdière, C. (1976). De Jamesie... En Hudsonie. *Liberté*, 18(3), 20–24.

## *De Jamesie ...*

Vols après vols je la saisis  
dans son calme ou boréal presque muet  
pleine et cadencée ma Jamesie d'eau-de-vie  
plus que baie basses-terres émergées  
dans tes yeux verts et allongés  
plus près encore d'embruns d'iode  
et d'étirements dans les herbes folles  
à grandes foulées d'amour en refuge  
aussi bien pour mes midis que mes nuits

ma Jamesie aux eaux de Grande-Rivière  
et du Rupert de tant de tourbières  
dans la multitude sans nombre de ses résineux  
dans ses prairies descendues du froid  
dans les littoraux glaciels de sa mer amère  
grise et d'acier mer de métal avant l'engel  
avant l'hiver aux doigts de froidures  
et gélivures de passions à tes lèvres

je la sais comme étendue coite  
nue comme amante plus que belle  
plus que lancinante dans son haleine  
et jamesienne jusqu'en tes bordages  
ma terre de grains levés en épiaison  
d'orge sur ta peau qui ruisselle

jusqu'à tes aisselles scirpes et d'or  
jusqu'à la pointe dressée de tes seins  
auréolés et de morsures à tes flancs  
ma terre aérienne fondue à tes yeux

J'ai vu ciels après ciels qui se font  
se défont et nuages encore bouleversés  
poindre de mer à la ligne d'horizon d'ouest  
ténue qui monte se gonfle en mes jours  
où tu te fais d'ondulations enveloppante  
comme aurores dans leurs frissons  
pour recouvrir fragile plus que fluide  
transparente sur toute chose effilée  
une terre d'eau latente et de roc  
poli comme granite sous le gel micacé

alors sous maints vols d'oies bleues bernaches  
dès l'aube au réveil d'une terre engourdie  
j'ai vu tes yeux verts s'élever  
de lenteur et de langueur de brûlis  
par temps d'été et des plaquebières  
par temps d'automne du tournant des feuilles  
rousses brunes et de rouille encore  
du temps cristallin des mares gelées  
jusqu'à l'hiver en son gel de vie retirée

dès les chaleurs légères et revenues  
tendres à brises d'été de trembles  
par l'effleurement de tes mains  
qui s'attardent vont reviennent  
en mes espaces de partage en fusion  
le pays s'anime violacé et d'ocre des marais  
dans toutes leurs teintes vert de gris  
jusqu'à l'orangé des lichens incrustés  
qui lui confèrent par semen à perdre souffle  
cette vie de résurrection en lassitude  
sous tes reins à pulsations et de marées  
ton ventre de gestation en délivrance

Je sais aussi ton ventre en ses battures  
ennoyées par vives eaux lunaires  
recouvrant prés salés sous le ressac  
durant l'amour les pluies retrouvées  
les longues neiges des temps d'hiver  
à l'origine d'un ciel d'encre d'étoiles  
sur une terre acide en son sommeil  
comme à tout jamais de pierre figée

je le sais animé et d'abandon  
ferme pour ma tête en son repos  
qu'il donne naissance dans son limon  
ses lames qui déferlent comme roulis  
se brisent de roche en galets mouillés  
parmi les algues vertes devenues laisses  
à plus de vie encore et de débordement

en tes prairies littorales d'herbes rases  
en tes sous-bois de fin de journée  
que m'atteignent pleine leur fraîcheur  
la noire clarté de tes yeux de veille  
grand éveillés d'amour en alerte  
avant les griseries les dérives  
plus loin que chacun de nous

que je te recrée en tes profondeurs  
que tu m'animes douce et moulurée  
sur tous mes rivages chacun de mes versants  
sous la lente chaleur d'un soleil  
d'un autre été tiède de regrets  
et d'oiseaux las avant les départs  
j'ai le mal du temps confiné

J'ai vu sur une terre d'attente  
esseulée au large de récifs perdus  
de terre à peine sortie de mer  
à même tes bras à battements d'ailes  
tant d'eau brune d'argile en suspens  
de résine et de tanin de désirs

que de ruptures de pente fougueuses  
de portage de haltes pour les pas fatigués  
le soir venu celui des corps soudés

j'ai vu la pluie lourde et tomber  
la neige plus lente que rituelle  
sur les sommets sèche et glacée  
le vent plus dur que pointes acérées  
inlassable à ras de pierre et de mer  
descendre se tordre sur toutes choses  
subissantes soudainement anéanties

je sais aussi d'anses en herbiers l'été  
de plein soleil de bruine sous le vent  
nordiques de nuits à bruits solitaires  
que la morsure érosive du grain  
de ta peau nue et d'affolement  
a laissé sur mes levées de plage  
nefs et coques débris coquilliers  
plus que fleurs de neige fleurs de gel  
durant l'amour en tes yeux  
verts pour toujours  
et longuement interrogés

## *... En Hudsonie*

Pourquoi faut-il que j'entende  
par-delà le basalte des Manitounouc  
la dolomie d'une côte unie  
le grès le fer plus loin que les Belcher  
cet appel du plus que mer d'Hudson  
en son sein dans le tien  
d'effluves de rayons pénétrants  
qui me disent les heures  
de détente en tes yeux  
verts et embués de poissons volants

de saillants en baies ouvertes  
de floes détachés à la banquise  
je les sais roux tes yeux enivrés  
de cuivre dans leur teinte d'automne  
leur gris de la pluie qui tombe  
déjà la neige si tôt revenue

je les sais de tant d'espace  
en terre de plus en plus dénudée  
dure à féconder terre de retraites  
d'amour aux froides brûlures  
sur un sol de libération  
et de labeurs de plein repos

En terre de givre et de solitude  
de roches ignées à flancs de rondeur  
jusqu'aux derniers soubresauts de tes reins  
qui meurent par lente douceur

je t'ai aimée

CAMILLE LAVERDIÈRE